

Le passé fait le guet

En ce mois d'août 1912, le retour de Jules Toussaint faisait bruire Vescaut d'une agitation de coton et de percale. Le village se tenait debout au sommet d'un piton rocheux, accroché au ciel, replié sur ses rues étroites où les toits des modestes maisons de schiste sombre se touchaient presque. Vescaut veillait comme une sentinelle qui attend l'ennemi. Un chemin de ronde, et sa spirale de ruelles en escaliers aspirait le visiteur jusqu'au sommet, l'y tenait prisonnier et seul le panorama somptueux faisait oublier qu'il faudrait des ailes pour quitter ce nid d'aigle. À perte de vue, on voyait les grands champs de la plaine se fondre dans le bleu et au loin, les bateaux, en partance. Depuis les fenêtres de l'école, les enfants rêvaient de départ, les yeux vers le large jusqu'à ce que la voix de leur instituteur Hyacinthe Lapierre les ramène à la réalité.

En ce dimanche d'août écrasé de chaleur, nul écho ne venait troubler le silence des salles de classe vides. Assis sous la tonnelle, rafraîchi par le feuillage de la glycine, Hyacinthe Lapierre se laissait aller à la torpeur d'après manger tandis que Prunelle, sa femme, servait le café. Tout en versant

deux sucres dans la tasse de porcelaine aux délicats motifs floraux, il s'adressa à leur invitée, Anna Anceli, une photographe qui s'était installée au village depuis quelques mois :

— J'ai appris une nouvelle qui me réjouit. Jules Toussaint revient à Vescaut. Je veux que vous fassiez sa connaissance. C'est sans doute l'élève le plus intelligent et le plus attachant de toute ma carrière !

Anna accueillit la nouvelle d'un silence poli. Dès son arrivée à Vescaut, elle avait sympathisé avec Prunelle Lapierre, l'institutrice de l'école des filles. À peine avait-elle poussé la porte de son salon photographique qu'elle avait reconnu en elle une alliée qui allait en cheveux, sans foulard ni chapeau, son chignon simplement retenu d'une pique de bois. Ce jour-là, elle portait un ensemble de lin bleu pâle qu'elle avait cousu elle-même, associant une ample jupe et un veston masculin jeté sur un corsage coloré. À Vescaut, nulle autre femme n'aurait osé s'habiller de la sorte. Prunelle revendiquait du temps pour lire, peindre, caresser les chats, tailler les rosiers et n'avait pas voulu mettre d'enfants au monde. Prunelle disait en riant que Hyacinthe avait pris toute la place dans son cœur et n'en avait laissé pour personne. Son métier la passionnait. Elle se battait pour arracher des champs les gardeuses d'oies et les ramasseuses de châtaignes, parlementait avec leurs pères pour qu'elles puissent étudier même si bien peu pouvaient admettre qu'une femme soit bonne à autre chose qu'aux soins du ménage ou aux travaux domestiques.

Comme Prunelle, Anna, à son arrivée à Vescaut, avait fait jaser dans tout le canton. Les hommes disaient que son appareil à soufflets et viseur chromé, qui venait d'Allemagne, valait une petite fortune. Pourtant, les rumeurs s'étaient tues devant ses talents. Elle connaissait l'art du portrait et bientôt, tout Vescaut était venu prendre la pose en famille, du notable au laboureur. Elle savait mettre en scène le bonheur familial,

l'espièglerie des frères et sœurs, le regard bienveillant des parents, les hésitations charmantes des fiancés avant le grand jour et les poses martiales des hommes en uniforme, qu'ils soient gardes-chasses ou lieutenants. Les clients sortaient de son salon avec des cartes postales qu'elle signait de son nom, en bas à gauche. Anna Anceli. Elle exerçait aussi ses talents à domicile, elle sillonnait la campagne dans une carriole à cheval qu'elle conduisait elle-même. Son art ne s'arrêtait pas aux vivants. Elle avait un don particulier pour photographier les morts, et du matériel pour leur donner l'apparence de la vie, si bien qu'on la demandait souvent dans les meilleures maisons. Bertrand de Marsan lui-même l'avait fait appeler. Depuis toujours, bien avant la République, bien avant le Second Empire, avant même la royauté, la citadelle des seigneurs de Marsan dominait la plaine. Bertrand de Marsan avait semé pendant trente ans des enfants naturels dans tout le canton mais n'avait eu qu'un fils légitime, Alexandre, né de son second mariage alors qu'il avait plus de cinquante ans. Cet enfant avait fait son bonheur, il venait couronner une vie de succès, où n'avaient manqué ni l'argent, ni le pouvoir. Alexandre avait été béni des dieux : beau, brillant sans affectation, charmant, tendre avec ses parents, joyeux sans excès, il était le fils idéal. À l'été 1911, il venait d'être admis à Polytechnique et passait quelques jours dans la demeure d'un de ses condisciples quand il commença à ressentir des maux de tête, puis des maux de ventre. La fièvre qui se déclara le plongea très vite dans un état de stupeur et de prostration. On fit appeler le meilleur médecin des environs qui diagnostiqua une fièvre typhoïde et déclara qu'il était perdu. Quand ses parents accoururent au chevet de leur fils, il était trop tard. Ils ramenèrent à Vescaut la dépouille d'Alexandre et, accablés de chagrin, voulurent garder de lui l'image qu'aucune plaque de verre n'avait eu le temps de fixer, celle d'un jeune polytech-

nicien en uniforme, l'épée au côté et le bicorne sur la tête. Anna Anceli réalisa ce dernier souhait. Sur le cliché qu'elle prit, on pouvait voir le jeune homme debout, la main sur une sellette, une jambe en avant comme s'il allait s'élaner hors de l'image. Le cadavre maintenu en position verticale par un système de barres de fer articulées avait retrouvé l'illusion de la vie une trentaine de minutes, le temps de la pose. Une fois le cliché développé, la photographe avait dessiné des pupilles sur les paupières closes et le mort pouvait alors fixer ceux qui le regardaient, les yeux dans les yeux, pour l'éternité. La famille de Marsan avait manifesté sa plus grande reconnaissance à Anna Anceli, et assis sa réputation. Ceux qui avaient perdu un être cher firent appel à elle. Ils ne regardaient pas à la dépense. Elle gagnait bien sa vie.

Si elle se sentait en confiance avec Prunelle, Anna était moins à l'aise face à Hyacinthe, qui aimait monopoliser la parole pour se lancer dans des discours politiques. Il avait adhéré au parti de Jaurès et ne manquait pas une occasion d'exposer ses idéaux aux deux femmes. Anna l'écoutait d'une oreille polie et réprimait souvent un bâillement. Aussi ne prit-elle pas vraiment garde à ce qu'elle apprit ce jour-là sur Jules Toussaint. Hyacinthe commençait sa carrière d'instituteur public à l'école communale de Vescaut quand il avait remarqué l'intelligence et l'aptitude à la réflexion de cet élève, si différent des autres petits paysans que la perspective de rester toute une journée assis rendait amorphes ou dissipés. L'instituteur avait reconnu sa propre enfance avide d'apprendre sous les traits de ce garçon à la figure ronde, aux épais cheveux frisés et au regard vif qui passait ses récréations le nez dans le dictionnaire. Il lui avait prêté des livres et entrouvert les portes d'un monde qui allait au-delà du village et de la transhumance des troupeaux. Hyacinthe aurait aimé

que Jules devienne instituteur, mais la mauvaise volonté du père Toussaint avait étouffé ce projet dans l'œuf. Ce paysan illettré avait refusé que son fils passe le brevet élémentaire, jugeant le déplacement à Toulon coûteux et inutile. « Ce bon à rien n'a pas besoin d'en savoir plus que moi », avait-il répondu à Hyacinthe qui essayait de le convaincre.

— En attendant, il a fait une belle carrière militaire aux colonies, conclut Prunelle. Il en revient avec ses galons d'adjudant, et plus d'une fille de Vescaut va se faire belle dans l'espoir de danser avec lui au bal, pour la fête de Sainte-Dévote... C'est un bon parti et un très gentil garçon !

Le soir même, dans la maison cossue de leurs parents que l'âge et les impotences confinaient chez eux, Pierre Marchelli, le maire de Vescaut, dînait avec son frère Paul, qui tenait le café sur la place de la fontaine.

— Le fils Toussaint est revenu, dit-il.

Dans la mémoire de sa mère, des bribes de souvenirs quittèrent les grands fonds où ils avaient échoué.

— Il n'est pas mort ? demanda-t-elle.

— Mais non, maman... Le père Toussaint ne se débarassait que de ses filles, ricana Paul. Son seul garçon, il l'a gardé !

— Qui a été tué ? demanda leur père en levant la tête de son assiette, sorti soudain de sa léthargie et de ses maux d'estomac.

— C'est une de ces plaisanteries stupides que Paul trouve drôles, répondit Pierre en lançant un regard sévère à son cadet. D'ailleurs, Jules Toussaint a bien changé. Vous ne le reconnaîtriez pas ! Il présente très bien maintenant.

— Méfie-toi des apparences, déclara le vieux dont l'œil brillait d'excitation.

— Ne sois pas injuste, papa, répondit Pierre. N'oublie pas

que son cousin Angelin Vincent l'a toujours bien conseillé. Cette partie de la famille est saine. On a toujours pu compter sur eux. Ce sont des militaires courageux. D'ailleurs, Marsan parle de la Légion d'honneur pour Angelin.

— J'ai même entendu dire que Joseph Simonet, le garde champêtre, verrait d'un bon œil un mariage avec sa nièce Camille, ajouta Paul.

— Tatatata, les coupa brutalement leur père et frappant sa cuillère sur la table. Foutaises ! Vous aurez beau la nettoyer, la caque sentira toujours le hareng, et ces Toussaint ne vaudront jamais rien.

Jules arriva le lendemain.

La carriole de Thomas, le mari de sa sœur, l'attendait à la gare de Villeneuve, la dernière station de train avant les petites routes serpentine qui montaient jusqu'au village. Les deux hommes ne s'étaient pas revus depuis plus de dix ans. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, sans échanger un mot. Thomas n'avait jamais été très bavard. Il installa la valise de Jules à l'arrière et ils prirent le chemin du retour. L'âne avançait d'un pas de sénateur, s'ébrouait de temps en temps pour chasser les mouches qui l'asticotaient. La chaleur écrasait tout et Jules, bercé par le balancement, sentait le sommeil le gagner. Il avait quitté le Maroc, sa dernière affectation, quinze jours auparavant et gardait peu de souvenirs de sa semaine de traversée. Chaque jour ressemblait aux autres et se fondait dans le bleu. Trois jours à Toulon, puis encore deux heures de lent voyage en train à travers les prairies jaunies par la sécheresse avant de se retrouver aux abords du village natal. À l'amorce des premières collines, la route rétrécissait pour devenir un chemin aux lacets irréguliers bordé d'ajoncs et de bruyères. Il fallait le partager avec les cochons, les ânes et les chèvres allongées au soleil.

Les moissonneurs de la ferme du Greilh firent de grands signes de la main quand ils longèrent leur champ. Thomas leur rendit ce salut en criant : « La moisson sera belle, cette année ! » L'âne ralentit encore quand il fallut franchir les derniers mètres, qui grimpaient sec. Enfin, après un dernier virage, le village escargot construit au sommet d'un piton rocheux apparut, et Jules retrouva le panorama vertigineux qui avait consolé son enfance. La carriole se dirigea vers la place de la fontaine. Ils s'arrêtèrent sous les arcades. L'école publique s'était enrichie de bâtiments destinés aux filles et de nouveaux commerces avaient ouvert. Dans une mercerie toute neuve, vide à cette heure, de larges vitrines permettaient de voir un grand comptoir de bois. À côté, le café Marchelli n'avait pas changé. Jules remarqua à peine la modernisation de la façade. Une petite bonne fermait la porte pour la pause méridienne. En haut de la rue, un homme l'attendait. Sa haute silhouette s'était un peu voûtée mais Jules reconnut, à peine vieilli, le maquignon de Sorbe-le-Haut dans sa vareuse noire et ses pantalons trop courts. La petite bonne le rejoignit et ils disparurent au coin de la rue.

La maison natale

Thomas et Jules s'engagèrent à pied dans les rues trop étroites pour laisser passer la carriole. Ils longèrent les maisons aux pierres rongées, dans ces rues fangeuses dès les premières pluies et aujourd'hui sales de poussière. Les villes et leurs usines avaient happé les plus pauvres des paysans, l'armée et les colonies avaient pris les autres. La vie frémissait pourtant derrière les volets clos. Des bribes de conversations répondaient à des cris d'enfants au creux des chambres. Les poules caquetaient dans les poulaillers, et de loin en loin, les braiments d'un âne déchiraient l'air lourd de l'après-midi.

Jules trouva la maison familiale plus petite et plus inhospitalière que dans son souvenir. Rien n'y était droit ni plan. On franchissait une petite marche pour entrer dans la cuisine, et il fallait en descendre deux pour atteindre la chambre du bas, celle de son enfance. Les jours de grande pluie, il fallait pousser les meubles et mettre des seaux pour contenir l'eau qui prenait possession de tout, jusqu'à l'air qu'ils respiraient.

Sa sœur Marguerite l'attendait avec ce mélange de brusquerie et de tendresse qu'il lui avait toujours connu. Elle se tenait debout, la masse frisée de ses cheveux domptée d'un foulard noir serré sur la nuque. Elle le dévisagea sans sourire, droite dans son corsage gris fermé de petits boutons de nacre blancs, la

jupe recouverte d'un tablier rayé noué dans le dos. Seuls l'éclat brillant de son regard et le rouge de ses pommettes laissaient deviner son émotion. Après toutes ces années sans se voir, ils hésitèrent à s'embrasser, ne sachant comment s'y prendre. Jules lança son étreinte dans le vide au moment où Marguerite essayait d'effleurer sa joue. Ils en rirent, gênés. Chacun craignait d'être pour l'autre une pierre pointue et anguleuse.

L'engagement militaire de Jules avait longtemps gardé pour Marguerite le goût de la trahison. Il était parti le jour de ses vingt ans, dès qu'il avait pu se passer du consentement de leur père. Elle avait dû prendre sa place dans les champs, trimer sans cesser de tenir la maison, éperonnée par les reproches. *Fainéante. Souillon. Incapable.* Le père jetait à terre la marmite de soupe qui manquait de sel, l'accusait de laisser germer les pommes de terre et de faire tourner le lait. Il avait fini par mourir d'un caillot de sang monté au cerveau, un soir de grande rage, les yeux exorbités face au néant qui l'attendait. Jules avait appris sa mort par une lettre laconique, et n'avait pas pu rentrer pour l'enterrement. Marguerite était restée seule dans la maison natale, à l'écart du village, drapée dans les plis du passé, face aux chaises vides et au souvenir d'avoir été deux à faire front contre le malheur. Elle restait vigilante, persuadée que si elle n'y prenait pas garde, tout serait condamné à l'oubli, les rites que l'on doit aux défunts et la façon de nourrir les vivants. Sa science embrassait la façon d'équeuter les haricots, de nourrir les canards ou de ramasser les châtaignes. La maison et les terres du bord de mer pesaient de leur poids d'ancre, l'amarraient à ces arbres anciens, à ces fourrés de ronces, à ces chemins éboulés. Tout ce qu'elle savait commençait et finissait là. Sa vie s'enracinait dans cette terre. Elle avait empêché la végétation de recouvrir les murs, de s'immiscer entre les lauzes, de mettre à bas la charpente.

Jules avait ouvert chacune des lettres de sa sœur en espérant y lire l'annonce d'un bonheur qui effacerait sa faute, mais elle n'avait laissé aucun prétendant lui proposer le mariage. Les années avaient passé et Marguerite était devenue la gardienne du monde ancien.

Tout à coup, un bruit monta de la rue. Thomas fut soulagé de voir arriver sa femme et ses fils. Othilie, la sœur aînée des Toussaint, ne ressemblait pas à Marguerite. Longue et maigre, elle coupait court ses cheveux grisonnants, portait comme un homme des pantalons de travail et n'avait aucun goût pour la coquetterie. Dès l'enfance, elle avait tissé sa vie à celle de son mari. Sous leurs différences, les deux sœurs cachaient une harmonie profonde. Toutes deux mettaient la même énergie à enlever les mauvaises herbes, bêcher, planter des légumes et des fleurs. Chaque matin, elles allaient au marché vendre leurs légumes et les œufs de leurs poules. L'été, elles participaient aux moissons. À l'automne, elles allaient vendanger à la journée et ramassaient les châtaignes. Elles allaient à l'essentiel. C'étaient des survivantes.

Marguerite ouvrit grand la porte et les exclamations des neveux emplirent la cuisine.

— Qu'il fait chaud, ce n'est pas une heure pour sortir !

— Ange, je rêve ou tu as encore grandi depuis la semaine dernière ? Tu as de la moustache ? Te voilà déjà un homme ! Entrez, entrez vous mettre à l'ombre et embrasser le tonton des Colonies.

La cuisine était pleine. On ne savait où se tenir sans gêner. Jules s'était levé. Les garçons restaient debout, un peu intimidés par l'uniforme. Ils finirent par s'embrasser. Jules ébouriffa leurs tignasses brunes : *Noirs de poil comme les Toussaint !* Les garçons eurent un rire bête qui rompit la glace. *Comme ils sont beaux !* songeait Marguerite qui avait reporté sur ses neveux son

amour resté sans objet. Les invitations à se désaltérer succédèrent aux exclamations. On s'attabla tant bien que mal, les adultes assis et les jeunes debout derrière eux, dans l'espace réduit entre le mur et les chaises. Marguerite apporta une corbeille entière de merveilles, ces gâteaux frits recouverts de sucre dont son frère avait toujours été gourmand. Les garçons les dévorèrent à belles dents. Ils se taquinaient pour savoir qui en aurait le plus, dans une fausse compétition où se lisait leur complicité.

— Alors Jules, demanda Othilie, comment trouves-tu mes fils ?

— Je ne les aurais pas reconnus ! Ils ont bien grandi, il faut qu'on se méfie, sans quoi ils nous mangeront la soupe sur la tête...

Tout le monde se mit à rire en retrouvant le goût de Jules pour les bons mots et les plaisanteries.

— Tu es attendu comme le Seigneur Jésus, dit Marguerite d'un ton moqueur qui dissimulait sa fierté. Tout le monde demande après toi. Hyacinthe et Prunelle Lapierre espèrent ta venue dès demain. Tu leur dois bien ça, il faudra aller les voir les premiers, après tout ce que ton instituteur a fait pour toi autrefois !

— Joseph Simonet te fait dire de passer chez eux aussi, rajouta Thomas. Ne tarde pas, il serait vexé, et c'est le garde champêtre.

— N'oublie pas non plus de saluer le maire, tu connais la coutume... reprit Marguerite.

Jules s'amusait d'être au centre de toutes les attentions, réjouit de la joie que provoquait son retour. Pourtant, une fois le café bu, les merveilles avalées, il fallut en venir aux sujets plus sérieux.

Deux mois plus tôt, Marguerite avait tourné et retourné l'enveloppe à l'en-tête de la Compagnie des chemins de fer avant de l'ouvrir. Le nuage noir des mots imprimés avait

posé sur elle son essaim de guêpes bourdonnantes. Elle avait sauté de phrase en phrase, s'accrochant à certains termes : « *Reconnue d'utilité publique... la Compagnie des chemins de fer pourvoit aux expropriations pour une somme maximale d'un million de francs... procéderait à l'estimation des terrains dans les communes concernées... ferait toutes propositions nécessaires en vue d'arrangements amiables.* »

Il était question d'indemnités, de bornage et de plan cadastral. Tout cela lui était égal. Même si l'indivision donnait à son frère des droits, elle se considérait comme la seule héritière de leur bande de terre de Sorbe-le-Bas. Elle l'avait reçue de sa mère et ne la vendrait à personne, c'était une question de principe. Ce terrain, comme tous ceux de la plaine, n'avait aucune valeur, il revenait aux filles cadettes parce qu'il était impossible d'y rester du printemps jusqu'à la fin de l'automne, à cause des fièvres et des hordes de criquets. Vendre cette terre, ce serait une offense à la mémoire des morts et au travail des vivants.

Dix ans plus tôt, l'arrivée du train avait entraîné la fermeture des neuf auberges de la route principale et la faillite de nombreux charretiers et muletiers. Le silence avait succédé aux rires et les verres autrefois entrechoqués s'empoussiéraient dans des caisses au fond des granges. Quatre fois par jour, le bruit de ferraille du convoi vrillait les tympanes des commerçants ruinés. Le train passait devant chez eux sans s'arrêter.

Lorsque Jules aborda la question de cette expropriation, comme il le craignait, l'ambiance changea. La conversation se mit à avancer à cloche-pied, de questions anodines en réponses embarrassées, suivies de longs silences. Sans regarder personne, Marguerite fixa dans l'ombre un point qu'elle était la seule à voir et dit brusquement :

— On ne vend pas les terres, ça ne s'est jamais fait et ça ne doit pas se faire.

Jules savait sa sœur hostile à cette vente et s'en agaçait. Il considérait le chemin de fer comme un progrès dont le développement nécessitait quelques sacrifices que les citoyens devaient accepter mais la fatigue du voyage s'abattit sur lui et il renonça à l'idée de convaincre Marguerite. Othilie s'en rendit compte et s'interposa :

— Est-ce qu'on est obligés de parler de ça maintenant ?

Jules crut être sauvé mais Thomas interrompit sa femme d'une voix ferme :

— Laisse ton frère juger de ce qu'il veut dire ou pas...

Il se sentit obligé d'expliquer que la décision ne lui appartenait pas, que l'expropriation avait été imposée par le ministère des Transports. Marguerite campait sur ses positions, butée, le visage fermé.

— Il n'est jamais rien sorti de bon de terres prises de force... Il faut qu'une loi soit bien mauvaise pour obliger une fille à vendre la terre de sa mère ! Mais que peut-on faire quand un frère préfère obéir aux ordres des étrangers plutôt qu'aux lois de la famille ? Et tout ça pour quoi ? Pour une invention qui rend les gens malades, les nerfs à vif à cause du bruit, des trépidations, la poitrine encombrée par la suie du charbon... C'est ça, le progrès ?

Jules ne répondit pas.

— Tu sais bien que les temps ont changé, dit Thomas pour aller dans le sens de son beau-frère. Regarde, moi, j'ai vendu mes terres des bois j'ai quitté la vieille maison pour installer ma famille au village. On y est bien mieux...

— Chez les Royer, vous faites ce que vous voulez, mais chez les Toussaint, jamais aucun homme de la famille n'a vendu de terres. Jules sera le premier et ça ne lui portera pas bonheur ! lança-t-elle avec une énergie noire dans laquelle Jules reconnut le ton de leurs disputes enfantines.

Il sentit monter une de ses migraines qui le laissait sans aucune force et voulut en finir :

— Tu as la mémoire bien courte, ma sœur. La légende qui dit qu'on ne vend pas les terres de la famille, ce n'est pas à moi qu'il faut la raconter... Tu sais très bien que c'est parce qu'il a vendu les terres du Haut, de belles terres grasses et bien exposées, que le père a pu épouser notre mère.

Marguerite siffla entre ses dents et quitta aussitôt la pièce. Voilà qu'à peine arrivé, son frère la poussait à bout ! Elle regrettrait de ne pas être un homme. Elle se serait battue, aurait tenu tête au maire, aurait même déchiré la lettre sous ses yeux et fait voler les morceaux dans son bureau ! S'il l'avait fallu, elle aurait été capable de le prendre à la gorge ! Elle ne serait repartie qu'avec la promesse d'abandonner le projet scélérat. Au lieu de ça, elle le savait, Jules se montrerait aimable et coopératif et vendrait en souriant les terres de leurs ancêtres pour y faire passer ce chemin de fer maudit. Elle en bouillait de rage.

Un silence pesant tomba sur l'assemblée décontenancée par le départ de Marguerite. Ange et Florimont terminèrent la corbeille de merveilles. Ils les avalèrent d'un coup, comme on gobe un œuf, pour remplir le vide.

— C'est pas tout ça, dit Thomas. Jules, tu es fatigué, il faut te reposer. Le voyage a été long... On va rentrer chez nous.

— Ne sois pas trop dur avec notre sœur, ajouta Othilie en regardant son frère droit dans les yeux. Tu étais bien content qu'elle soit là quand tu es parti. On n'efface pas quinze ans comme ça...

Le cœur de Jules se serra. Il regrettait déjà les mots qu'il avait prononcés, même s'il avait dit la vérité. Leur père Ange Toussaint avait vendu une bonne parcelle de pâture des terres du Haut pour obtenir la main de leur mère. Ce veuf rêvait d'avoir des fils, des garçons robustes, durs au mal, qui ne rechigneraient pas à la tâche et le sortiraient de la misère, lui qui,

de son premier mariage, avait eu six filles dont cinq étaient mortes dans les langes. Othilie, seule, avait survécu. Quand Ange Toussaint avait jeté son dévolu sur une jeune paysanne aux hanches larges et à la poitrine pleine de promesses, sa famille l'avait laissée partir en échange de belles terres grasses et fécondes. La jeune épouse lui avait donné deux enfants : Marguerite, sa septième fille, dont il avait salué la naissance en crachant par terre et en souhaitant la mort de cette enfant joufflue qui s'était accrochée à la vie, et enfin, Jules. Ange avait passé la cinquantaine quand son fils était né et jusqu'à sa mort, il se plaignit d'avoir engendré un avorton à peine capable de soulever un seau, une femmelette qu'il aurait dû donner aux cochons quand il avait poussé son premier cri.

Jules était le dernier né d'une lignée ancienne, le rejeton d'une tribu de vieillards et ceux qui se souvenaient de son père n'étaient plus que des ombres repliées au coin d'une table. La touffeur et la sécheresse des colonies avaient scellé le passé et lui avaient ouvert un horizon bleu militaire. Sur sa fiche d'incorporation, quinze ans plus tôt, une main appliquée avait écrit « laboureur » en face de sa profession et donné les éléments d'une description sommaire : « Cheveux et sourcils noirs, yeux châains, nez fort, teint basané. Un mètre cinquante-cinq. » Le pouvoir d'une affectation avait modifié le cours de sa vie et l'adjudant qui rentrait au village semblait un étranger dans le monde immuable de Marguerite. Après tant de réengagements successifs, il aspirait au calme du retour à la vie civile. Sa carrière militaire lui donnait droit à un poste dans l'administration et il espérait être nommé au ministère de la Marine. Il en tirait une gloire teintée de vantardise. Il était devenu un parti intéressant et l'idée de trouver ici sa future épouse contribuait à peindre son avenir dans des tons pastel.

L'âge d'homme

En arrivant devant le bâtiment communal, Jules remarqua que les lettres du mot « Mairie » avaient été tracées sur une tuile de lauze pour distinguer la bâtisse des autres maisons de la place. On avait aussi décoré de volutes de fer forgé les trois fenêtres basses qui donnaient sur la rue. Il franchit les quelques marches qui le séparaient de l'entrée. Pierre Marchelli, le maire, se tenait sur le perron. Jules ne reconnut pas tout de suite dans cet individu épais au crâne dégarni, le jeune homme au sourire carnassier qu'il avait connu. Si sa large bouche s'ouvrait toujours en éventail sur de grandes dents de cheval, certaines étaient maintenant en or, mais la lueur vive de son regard n'avait pas changé. Marchelli lui aussi hésita en voyant Jules. Quinze ans d'engagement dans la Coloniale avaient transformé le rejeton du père Toussaint, ce gringalet noir comme un pruneau, crépu comme un Maure, en un notable à la moustache impeccable, sanglé dans un costume de drap qui s'ouvrait sur un gilet orné d'une montre gousset. En y regardant de plus près, Pierre Marchelli retrouva des éléments familiers qui avaient échappé au temps : le regard rieur, les cheveux drus, noirs, plaqués sur le crâne pour éviter que les boucles ne se forment, et sur les chaussures bien cirées, le pantalon en

tire-bouchon, malédiction de ceux qui ont les jambes trop courtes.

— Bonjour Jules ! Cela fait bien plaisir de te revoir, dit-il doucement.

Il avait gardé sa voix d'autrefois, étonnamment tendre et sans rapport avec son physique. Après une accolade chaleureuse, les deux hommes pénétrèrent dans une pièce où un bureau massif occupait tout l'espace. Pierre Marchelli fit signe à Jules de s'asseoir en face de lui, dans un fauteuil à l'assise si molle qu'elle obligeait tout le corps à se raidir pour ne pas s'enfoncer. Une bouteille et deux petits verres à pied sortirent comme par magie d'une porte latérale.

— Goûte-moi cette prune, tu m'en diras des nouvelles.

— Merci, mais je ne bois jamais le matin. Les ravages de l'alcool à la Coloniale... dit Jules en souriant, sans terminer sa phrase.

Pierre se servit sans rien laisser paraître. *Le gringalet a pris de l'assurance*, pensa-t-il avec amusement et une sorte de respect qui l'étonna lui-même, car Jules, en obtenant ses galons d'adjudant, avait su viser plus haut que ce pour quoi il était destiné. Il avait un certain mérite. Son père, Ange, avait été un pauvre type, violent, méchant, imbibé de mauvais vin dès le matin mais sa mère, Benoîte, naïve et pas bien maligne, était issue de la puissante famille Vincent. Sans doute Jules avait-il hérité de leur sang fougueux, de leur ardeur au travail et de leur envie de réussir.

— Te voilà donc de retour au pays... Tu as fait du chemin, dit le maire en se servant une belle rasade d'alcool. Tu as vu du pays. Tonkin, Afrique, Madagascar... Cette fois, c'est fini, l'armée, pour toi ? Tu ne te rengageras pas ?

— Fini. Il est temps de passer à autre chose, répondit Jules.

— Tu auras droit à un emploi réservé. Tu penses rester dans le département ? Un poste à la préfecture, ça t'intéresserait ?

— Je vise plutôt quelque chose au ministère de la Marine... Mais ce n'est pas ce qui m'amène aujourd'hui.

Il tira une lettre de sa poche, la déplia et la posa sur le bureau.

— Ma sœur et moi sommes concernés par l'expropriation de nos terres du bord de mer.

Marchelli fit mine de découvrir le document qu'il avait lui-même signé.

— Ah, oui... Toi aussi ? Beaucoup de Vescautais sont concernés. Il faut organiser au mieux cette expropriation. Ce chemin de fer représente une grande chance pour notre commune, et pour notre région tout entière.

Il parla de commerce, de nouveaux débouchés, de modernité... On aurait dit un représentant essayant de placer sa marchandise. Jules l'arrêta.

— Tu prêches un convaincu ! Je suis bien d'accord avec toi, mais ma sœur s'inquiète. Tu sais qu'il n'est pas de coutume de vendre les terres des anciens, et elle se méfie du train. Elle craint qu'il se passe ici ce qui s'est passé à Villeneuve il y a dix ans : la faillite des aubergistes et des transporteurs de la route principale, les nuisances pour les villages qui voient et entendent passer un train qui ne s'arrête pas chez eux.

— Les femmes sont toujours inquiètes, c'est leur nature remarqua Marchelli en s'épongeant le front avec un grand mouchoir de coton à carreaux.

Il était dix heures, il faisait déjà chaud.

— La question, Jules, ce n'est pas de vendre, puisque la chose est entendue. La question est de vendre bien, au juste prix, qui paie les promesses faites aux anciens et le souci des sœurs. Maintenant que tu es revenu, tout va rentrer dans l'ordre. Tu peux dire à ta sœur qu'on a la situation en main. Explique-lui que les terres qui vont être expropriées seront

estimées par des hommes qui connaissent bien leur prix. On ne les bradera pas.

Il se resservit un petit verre et, d'autorité, en versa un à Jules.

— Bertrand de Marsan a veillé à ce que la commission d'expropriation qui va se réunir soit constituée d'hommes en qui on peut avoir confiance, et pas de types venus d'on ne sait où et qui n'y connaissent rien. De ce côté-là, il n'y a aucun problème. Le président de cette commission est Henri de Marsan, le neveu de Bertrand, qui siège au conseil général. Et la Compagnie des chemins de fer a pris pour avocat Jean, le frère d'Henri.

Marchelli recula pour se coller le dos au siège. Son corps massif prenait ses aises, se dilatait. Il surplombait Jules que son fauteuil attirait vers le sol et qui essaya de se redresser quand Marchelli l'immobilisa d'un doigt pointé vers lui.

— Vois-tu Jules, Vescaut a bien changé depuis ton départ. L'ancien monde, celui de nos pères, a disparu et il ne reviendra jamais. On ne peut pas aller contre le cours du temps, mais on ne peut pas non plus laisser évoluer les choses dans un sens contraire à certains intérêts. Même ici, les idées socialistes gagnent du terrain. Il faut se rassembler si on ne veut pas les voir s'imposer. Bertrand de Marsan a l'intention de proposer au parti des Patriotes de faire union avec nous dans un comité qu'il appellera « Les Nouveaux Républicains ».

— Tu crois que les Patriotes vont accepter ? demanda Jules.

— Bien sûr, sinon ils disparaîtraient de la vie publique et c'est la dernière chose qu'ils veulent. De toute façon, le comité des Nouveaux Républicains ne se présente pas comme un mouvement politique à proprement parler. Ce que nous voulons, c'est regrouper une base large, réunir tous ceux qui aiment leur pays et leur terre, la terre d'ici.

Jules, qui se tortillait sur son siège dans l'espoir de trouver une meilleure position, trouva l'occasion de se relever en acceptant le verre d'alcool que lui tendait Pierre Marchelli. Le maire but le sien d'un coup sec.

— Je vais être franc avec toi : on a besoin d'hommes nouveaux. Il nous faut du sang neuf. Ton expérience à la Coloniale nous intéresse. On aurait plaisir à t'accueillir dans ce comité, et tu n'y perdras pas. Ceux qui nous rejoindront verront s'ouvrir des opportunités intéressantes. On a de bons contacts au ministère de la Marine. Penses-y...

— Tu me prends un peu de court, mais je vais y réfléchir.

— Ne réfléchis pas trop longtemps. C'est ton intérêt comme le nôtre. Ce monde qui a changé, tu as changé avec lui. Je sais que tu as fait beaucoup de sacrifices pour pouvoir gagner tes galons d'adjudant et crois-moi, je mesure le prix de ton courage. Ils n'ont pas été nombreux, ceux qui ont accepté de rejoindre le fort Desaix et la section des disciplinaires. Tu as vu des durs à cuire là-bas, il ne fallait pas être une poule mouillée. Tu as tout mon respect.

Pierre Marchelli connaissait son dossier militaire dans le détail. Tous ceux qui partaient, même au bout du monde, savaient que leurs faits et gestes étaient commentés à Vescaut. Un réseau d'informateurs étendait sa toile bien au-delà de la plaine orientale. Dévoués à la famille Marchelli, fidèles au pouvoir du clan de Marsan qui savait se montrer généreux, ils rapportaient au village les nouvelles de la vie des exilés, qu'ils soient partis dans les départements voisins ou aux colonies. Angelin Vincent, le cousin de Jules, était l'un de ces hommes. Installé dans le Var depuis sa retraite, il régnait sur la place du Colonel Bonnier, à Toulon, où se retrouvaient tous les après-midi, des familiers de Vescaut qui s'étaient installés dans le quartier : Antoine Vincent, son frère, ancien gendarme et Edmond Simonet, le frère du garde champêtre,

arrivaient de la rue Sainte-Marthe. René Sambrescaut, le frère de Philippe, quittait le boulevard Beaumarchais pour rejoindre Alexandrine, sa sœur, qui, tenait le café du *Lion d'or*, du nom de la statue qui ornait la fontaine de la place. Les hommes y jouaient aux boules en chemise et en sandales de toile. Tous avaient la même dégaine : petits, bruns, trapus, le visage marqué par la vie au grand air, le soleil et le vent. Quand l'un arrivait, il embrassait les autres, sans un mot. Dans ce monde d'hommes, les regards étaient expressifs et on se méfiait des phrases.

Angelin avait aidé Jules à organiser son retour à la vie civile. Il lui avait conseillé de viser un emploi réservé au ministère de la Marine, où son sens de l'organisation serait apprécié. La vision de son cousin attablé au café du *Lion d'or* s'effaçait quand la voix de Marchelli interrompit la rêverie de Jules.

— Toi qui es un fin chasseur, que dirais-tu de te joindre à nous pour l'ouverture du sanglier ? On fait une petite battue, entre amis, près de la cascade de la Madeleine. Ça me ferait plaisir que tu sois des nôtres. Il y aura Horace Leconte, il serait content de te revoir, vous étiez en classe ensemble. J'ai aussi proposé à Simonet de venir avec sa nièce Camille. Tu vas la trouver changée, si seulement tu la reconnais ! Elle a un don extraordinaire avec les chiens. Elle a même créé un élevage, le meilleur de la région, pour chasser le sanglier. Tu verras.

Jules accueillit cette proposition avec une joie naïve dans laquelle entraient de la reconnaissance. Pierre venait d'ouvrir une fenêtre dans la pièce enfumée et bruyante du passé et Jules regretta que son père ne soit plus de ce monde pour voir le chemin qu'il avait parcouru.

Des années plus tôt, Ange Toussaint avait parfois joué les rabatteurs quand le père du député conviait ses amis parisiens à des battues au sanglier, un spectacle si pittoresque pour eux.

Ce jour-là, il devait laisser le travail en cours et rester disponible. Jules entendait encore le ton cassant du vieux Marchelli et revoyait son père, debout devant lui, muet, la casquette à la main, obséquieux et soumis, reconnaissant d'avoir été choisi alors qu'il allait perdre une journée de travail. Il avait prêté allégeance aux Marchelli, qui eux-mêmes servaient le clan de Marsan, génération après génération. Jules n'y voyait rien d'étonnant. Il avait été élevé dans l'idée qu'on doit respecter ses supérieurs et leur obéir. Cela lui avait été utile ces quinze dernières années mais aujourd'hui, il connaissait les limites de l'obéissance. Rejoindre le comité des Nouveaux Républicains lui permettrait de fréquenter ceux qui comptaient à Vescaut. C'était tentant, mais il y aurait un prix à payer et il n'était pas sûr d'en avoir envie. Chez ces gens-là, rien n'était gratuit, et on vous présentait l'addition parfois longtemps après le repas, à un moment où vous aviez oublié jusqu'au fumet des plats que l'on vous avait servis.

Jules eut du mal à s'extraire du fauteuil bas et mou qui le retenait doucement prisonnier. Marchelli le raccompagna jusqu'à la sortie, un bras passé affectueusement sur ses épaules. Ils se quittèrent en se promettant de se revoir pour l'ouverture de la chasse, la semaine suivante. Jules cligna des yeux en retrouvant la lumière et se rendit compte que le bureau de Pierre était plongé dans la pénombre.